

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Prométhée

Vous êtes tous des fils de pute

Notes de cuisine

Fallait rester chez vous, têtes de nœud

After sun

suivi de

*L'avantage avec les animaux,
c'est qu'ils t'aiment sans poser de questions*

Borges

L'Histoire de Ronald, le clown de McDonald's

suivi de

*J'ai acheté une pelle chez Ikea
pour creuser ma tombe*

Roi Lear

Jardinage humain

RODRIGO GARCÍA

Prometeo

Traduit de l'espagnol

par

DENISE LAROUTIS et MARCIAL DI FONZO BO

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

PERSONNAGES

LE BOXEUR
LE SPEAKER
LA FEMME
L'AUTRE FEMME

Titre original
Prometeo

Nouvelle traduction revue et augmentée

© 2003 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

Tous les droits de représentation pour la langue française
sont aux Éditions Les Solitaires Intempestifs

ISBN 2-84681-079-6

14, rue de la République - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15
www.solitairesintempestifs.com

Première édition sous le titre *Prométhée*
© 1998 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
ISBN 2-912464-28-5
Ouvrage publié avec l'aide du Centre National du Livre en coédition
avec le Théâtre Gérard-Philipe de St-Denis (Dir. S. Nordey)
dans le cadre de la manifestation *Du Monde entier*

LE BOXEUR, LA FEMME, L'AUTRE FEMME, LE SPEAKER.

– Je vois venir le coup.

Quel coup ?

Le coup, je le vois venir, le coup.

Quel coup, imbécile ?

Le coup.

Sors-toi de là.

Quel coup ?

Je le vois venir.

Nettoie-lui la figure.

Tu es plus que ce mec.

Sors-toi de là.

Nettoie-lui la figure.

Tu es plus que ce mec.

Tu peux te faire, ce mec.

Le coup.

Nettoie-lui la figure.

Encore combien ?

Tu es plus fort que ce mec.

Encore combien ?

Nettoie-lui les gants et sèche-lui la figure.

Esquive.

Sors-toi de là.

Je vois venir le coup.

Sors-toi de là.

Sors-toi de là.

Je ne sens pas mes jambes.

C'est ce round-là ou jamais.

Vas-y maintenant, profite-en.
Donne-lui de l'eau.
Bois.
Tu es plus fort que ce mec.
C'est ce round-là ou jamais.
Encore combien ?
Nettoie ses gants et essuie-lui la figure.
Je ne sens pas mes jambes.
Nous avons perdu ce round et nous ne pouvons pas
nous permettre d'en perdre un autre.
Tape dans le tas, n'attends rien.
Tu n'as rien à lui prouver.
Tu vaux mieux que ce mec-là.
Encore combien ?
Tape dans le tas.
Tu es plus que ce mec.
Nettoie-lui les gants.
Sèche-lui la figure.
Je ne sens pas mes jambes.
On va perdre le combat.
Tu vaux mieux que ce mec-là.
Tu peux te faire ce mec-là.
Je ne sens pas mes jambes.
On s'est planté cette fois-ci mais on va lui faire
remonter les couilles dans la gorge.
Sèche-lui la figure.
Tape dans le tas, n'attends rien.
Tape dans le tas.
Tu peux te faire ce mec.
Tu es meilleur que ce mec.
Tu es plus que ce mec.
Je ne sens pas mes jambes.
Tu es plus macho que ce mec.
Tu peux te faire ce mec.

Tu peux te faire ce mec.
Tu peux te faire ce mec.

LE SPEAKER, LE BOXEUR, LA FEMME, L'AUTRE FEMME.
– Quatorze avril mille neuf cent quatre-vingt-douze,
seize ans, taille cinq pieds sept pouces et demi,
quarante-huit kilos.
Envergure, cinquante-sept pouces ; biceps, douze
pouces et demi ; poitrine au repos, trente-quatre
pouces ; poitrine en extension, trente-cinq pouces et
demi.
Faim.
Poignets, six pouces et demi ; taille, vingt-sept pou-
ces ; cou, quatorze pouces et demi ; cheville, neuf
pouces et demi ; poing, onze pouces.
Faim.
Dans la boxe, l'homme est un corps. D'abord un
corps. Avant toute chose, un corps, son corps.
Il y a deux ou trois ans, je t'aurais trouvé facilement,
assis à la terrasse d'un café dans le quartier latino,
prenant un vermouth rouge avec une femme.
Pour les organisateurs de combats entre hommes,
l'homme est son corps. Le boxeur n'est pas un
homme, c'est un welter. Le boxeur n'a pas une
démarche rapide ou lente, il marche comme un super-
léger. Le boxeur n'a pas un blanc dans la tête pendant
un instant, il pense comme un poids lourd. Le boxeur
n'a pas de plat préféré, il mange comme un poids coq.
Il regarde comme un superwelter. Il respire comme
un poids mouche. Il rit comme un poids moyen.
Poids mouche léger,
Jusqu'à quarante-huit kilos.
Poids mouche,
De quarante-huit à cinquante et un kilos.

Poids coq,
De cinquante et un à cinquante-quatre kilos.
Poids plume,
De cinquante-quatre à cinquante-sept kilos.
Poids léger,
De cinquante-sept à soixante kilos.
Poids super-léger,
De soixante à soixante-trois kilos cinq cents.
Poids welter,
De soixante-trois cinq cents à soixante-sept kilos.
Poids superwelter,
De soixante-sept à soixante et onze kilos.
Poids moyen,
De soixante et onze à soixante-quinze kilos.
Poids mi-lourd,
De soixante-quinze à quatre-vingt-un kilos.
Poids lourd,
De quatre-vingt-un à quatre-vingt-neuf kilos.
Poids super-lourd,
Sans limite de poids.
Pour les organisateurs de combats, l'homme est
avant tout son corps. On exige du cerveau de la
vélocité pour lancer la main, pour les déplacements
latéraux, les esquives, les feintes, les blocages, pas
grand-chose de plus. C'est déjà pas mal.

LA FEMME. – Continuer.
Plus jamais n'écrire de lettre.
Plus jamais ne mettre mon nez dans la boîte aux lettres.
Rentrer chez moi et enlever
comme une messe
mon nom, et le numéro d'étage,
de couloir, d'escalier et de porte sur la boîte aux
lettres.

Et continuer.
Ne jamais parler
Deux fois
à la même personne.
Rapetisser.
Regarder son ombre, contre
la pierre.
Passer inaperçue.
Sentir, un beau jour, sans avoir
besoin de voir.
Sentir, le lendemain, sans avoir
besoin de toucher.
Porter ses vêtements comme quelque chose qui
brûle.
Monter dans le wagon
et aussitôt se savoir
un animal.
Et courir
loin.
Continuer.
Et surtout : ne jamais étouffer le cri.
S'écarter d'un homme.
Comprendre la caresse comme
La main-dessus.
Continuer.
Et bien sûr ne pas
arriver.
Jamais.
Jamais.
Jamais.

LE SPEAKER, LE BOXEUR. – Si tu prends un coup sur le
nez, n'y touche pas, ne mouche pas ton nez, tes yeux
viraient au violet.

Et quand on t'enlèvera tes gants, n'aie pas peur : mets tes mains, noires, énormes, dans le sable frais pour calmer l'inflammation.

Tu demanderas alors, qu'est-ce qui fait le plus mal ? recevoir une raclée ou donner une raclée ?

LE BOXEUR, LE SPEAKER. – Le vrai combat se passe dans le coin. On arrive démolé, on t'assied sur un tabouret et en une seule minute, soixante secondes, tu dois écouter trois voix qui te parlent en même temps : comment bouger, où frapper, comment te couvrir, quelle tactique employer.

En même temps, on te jette de l'eau sur la tête et sur la poitrine.

En même temps, on te fait des massages pour que tu te relaxes.

En même temps, on arrête l'hémorragie de l'arcade sourcilière, on cautérise la blessure sur l'arcade sourcilière.

En même temps, on te met de la vaseline sur les pommettes et le menton.

En même temps, on te met dans la bouche un tube de plastique et on te donne de l'eau que tu dois recracher après t'être rincé la bouche.

En même temps, on te met le protège-dents dans la bouche.

En même temps, on te donne une tape dans le dos.

En même temps, on retire le tabouret et tu dois te mettre debout.

En même temps, tu dois lever les poings à la hauteur du menton, faire deux pas en avant et boxer.

Le tout en une minute, soixante secondes.

LA FEMME. – Au village, il n'y a plus un arbre debout. Ni une seule maison avec un toit, une fenêtre ou un mur. Poussière. Hommes en uniforme, hommes en civil, jeunes et vieux, aussi des femmes devant leur maison : des cadavres sur les décombres. Nous avons vu des crânes éclatés en deux, avec une hache, tu imagines ? Personne ne vient ramasser les corps. Deux mille grenades par jour. À l'hôpital de la ville, quatre cents morts et des milliers de blessés. Je connais un chirurgien qui n'est pas sorti de l'hôpital pendant trois semaines. Il arrivait jusqu'à quatre-vingt-dix blessés par jour. Nous ne savions pas quoi faire des cadavres, parce qu'on se battait dans le cimetière. Plus de cinquante pour cent des victimes étaient civiles. Le dernier opéré : un bébé de six mois. Quinze femmes ont accouché à l'hôpital pendant les trois mois de siège. Tous les enfants sont nés vivants, alors qu'il n'y avait même pas d'eau pour certains accouchements. Maintenant, des hommes au visage blanc, aux yeux perdus, aux cheveux poisseux et aux mains noires sortent des caves, des abris. Des milliers de civils se sont retrouvés dans un vieil entrepôt pour être identifiés et pour décider ensuite où aller. À la question : où vas-tu ? la plupart répondent : je ne sais pas. Les autobus pleins d'hommes qui sont sortis de l'usine sont arrêtés dans le parc. Regards de haine, de crainte ou d'indifférence à travers les vitres. Un commandant dit : mes hommes n'ont pas tué de civils.

LE BOXEUR. – C'est toujours la même chose. Je veux me tirer une balle dans la paume de la main, me foutre la main en l'air et je ne sais pas comment faire. Ne te marre pas.

Si je me tire une balle dans cette main, comment je prends le revolver pour me tirer dans l'autre main si ma main est bousillée ? Ne te marre pas.

Alors comme ça je ne vais jamais pouvoir me foutre les deux mains en l'air. Il me resterait toujours une main et je n'en ai rien à faire.

Parce que c'est impossible avec cette main de se foutre l'autre main en l'air, la main qui reste. Ne te marre pas. Évidemment, on peut joindre les deux mains pour que la balle les traverse en même temps, mais alors, avec quelle main je tire, avec quelle main je prends le revolver. C'est toujours la même chose. Impossible de se foutre les deux mains en l'air, personne ne peut se foutre les deux mains en l'air.

LA FEMME. – Comment tu te sens ici ? Repose-toi. Tu veux que je te raconte une histoire d'amour ? Quoi ? Mais c'est quoi, une histoire d'amour ? (*Silence.*) Alors, je n'en ai jamais eue. Mais c'est quoi une histoire d'amour ? (*Silence.*) Alors oui, comment dire le contraire ? Sors-moi d'ici. Mais c'est toi qui me sors d'ici, toi, oui. Tu me sors moi. Tu t'es déjà fait mon corps. J'ai embrassé tous les hommes. Ne va pas t'imaginer des choses. Rien. Cette nuit, je n'écoutais pas ce que tu disais. Et pourtant je pensais : continue, ne t'arrête pas de parler. Pour moi le plus important c'était le mouvement de tes lèvres. Chaque silence m'inquiétait. Ta bouche mourait devant moi. C'était une mort impudique, dans un café bondé de curieux. Qu'est-ce que j'y peux ? Tout à coup, tu te passais la langue sur les lèvres, tu prenais un peu d'air et tu recommençais à parler. J'ai tremblé devant ce miracle et j'ai voulu dire : ne va pas t'imaginer des choses. J'ai embrassé tous les hommes. (*Silence.*)

Cette nuit, tu m'as embrassée. D'abord sur les lèvres, le corps après. Maintenant, ta bouche est un souvenir de cette rencontre. Est-ce que c'était une histoire d'amour ? Bien sûr. Est-ce que c'était une histoire d'amour ? (*Silence.*) Non. Ça fait combien de temps que nous sommes ensemble, toi et moi ? Je ne ressens rien quand tu parles. Tes lèvres m'ennuient. Si je devais être attentive à tes paroles, je finirais par te tuer ou par me tuer. Si j'étais un chien, je jure que j'essaierais de ne me soucier de rien. (*Silence.*) Tu crois qu'un chien amoureux, ça peut exister ? Pose la question au premier qui passe et il te répondra : ouah.

L'AUTRE FEMME, LA FEMME. – Six mètres dix sur six mètres dix.

Deux tabourets.

Deux bouteilles plastique remplies d'eau.

Deux seaux de plastique.

Une éponge.

Table et chaises.

Fiches de points.

Formulaires de déclaration d'accident.

Un microphone branché aux haut-parleurs ou un mégaphone.

Un brancard rangé sous le ring.

L'AUTRE FEMME. – À table, chez nous, tu as tenu des propos amers. Tu disais que la maison était bousillée, qu'il n'y avait pas moyen d'y vivre. Comment pouvions-nous faire la cuisine dans ces vieilles casseroles, au milieu de ces meubles bancals. Ta mère, depuis qu'elle a appris ton retour, je crois qu'elle n'a pas quitté la cuisine. Nous n'avons jamais mangé